

# *le nouvel* **Observateur**

M 2228 - 1097 - 13 F  
15 au 21 novembre 1985 EDITION INTERNATIONALE : 98 FB - 4700 LIR. - CAN \$ 3.50 - 330 PTAS - 4700 LIR. - RCI 910 CFA - SGAL 975 CFA - MAROC 14 DH - TUNIS 1,4 DT - ANTILLES/REUN. 17,50 F - USA \$ 2,95.

## **COHABITAFICTION** **LE GOUVERNEMENT** **CHIRAC**

# Voyage dans la ville dont l'Europe est la mère

# Bonjour Trieste

**Sept expositions vont tenter de tracer le portrait de cette cité élégante et magique, longtemps rivale de Venise, et dont l'histoire austro-albano-turco-italienne charge de sortilèges le charme étrange qu'elle déploie**

'étais pourtant prévenue contre ses sautes de vent. Violence alternée de la bora glaciale qui dévale le Carso, et du fiévreux sirocco qui souffle de l'Adriatique. Un peu comme si la ville était « un jour aux mains des Autrichiens, un jour aux mains des Italiens. » Rilke n'avait qu'à sortir son petit doigt du château de Duino pour savoir quelle langue parler. Ce qui n'est pas évident, dans ce ciel traversé de souffles contraires, cette Babel du bout de l'Europe où l'Est et l'Ouest hésitent, ce carrefour « aux cent races et mille langues », où Joyce en perdait son irlandais.

Ce soir, Trieste est nordique, résolument. Une ville impériale où, derrière les vitres tremblantes et sous les lustres ondulants du sombre café San Marco, les ombrageux d'humeur Mitteleuropa se réconfortent d'un *spunitz*. Dehors, les palmiers méditerranéens du bord de mer plient l'échine, en attendant qu'à nouveau le vent tourne. « *Ma chère bora, questa ! E borina* », sourient les Triestins. La bora, la vraie, c'est celle qui les agrippe aux cordes tendues le long des palazzi, qui renverse les grues, défonce les immeubles, souffle les camions à la mer. « *C'est quand vous pouvez vous jeter en avant sans tomber.* »

A moins de la mettre en bouteille, difficile d'emporter la bora. Allez donc « trouver Trieste » à travers les sept expositions qui, de novembre à avril, et de Beaubourg à la Conciergerie, de la tour Eiffel à la Géode, lèveront quelques voiles sur cette ville improbable. Tandis que Trieste élit ses quartiers d'hiver à Paris, qu'elle exhibe son passé-présent-avenir, qu'elle affiche ses fortunes portuaires et ses disgrâces esthétiques, qu'elle reblanchit ses paquebots des années 20 et révèle ses rayons cosmiques des années 80, qu'elle se souvient et qu'elle se projette, qu'elle s'introspecte sur les divans des triestologues distingués — Fabbri, Magris, Budinich et autres Strehler (1) —, la

(1) Nous publierons dans notre prochain numéro un hommage de Giorgio Strehler à sa ville natale.

ville, depuis toujours, s'interroge. Comment peut-on être triestin ?

Vie mouvementée d'une cité née romaine, mariée, par dépit contre sa rivale Venise, aux Habsbourg et qui, au bout de cinq cents ans, lasse de servir sa belle-mère Vienne et enfiévrée d'irrégentisme, passe des bras de François-Joseph à ceux — le moment est mal choisi — de Mussolini pour tomber, c'est fatal, sous la botte des nazis. A la Libération, elle devient une étoile du drapeau de Tito, danse dix ans le jazz et voit tous les films en VO en compagnie des Anglo-Américains, avant d'embrasser, il y a à peine trente ans, son italianité. Le cœur romain quand elle appartenait à Vienne, et la nostalgie impériale dès qu'elle devient républicaine. Etrange Trieste. Toujours ailleurs sans jamais être nulle part.

« *Vous vous sentez quoi ?* », ai-je demandé à un Triestin moyen rencontré au bout de la jetée

de Miramare, là où un sphinx, monstre d'ambiguïté, fixe le gris-bleu des vagues. « *Bâtard* », m'a répondu ce cocktail, on ne peut plus courant ici, de Slovène, d'Autrichien, de Turc, de tzigane, de juif allemand, de Monténégrin, de Frioulan, de Croate, d'Albanais, d'Arménien, de Dalmatien, et il en oublie. Tout en s'affirmant « *triestin* ».

Peut-on parler de triestinité dans cette ville du *si*, du *da* et du *ya*, ou plutôt du *peut-être*, dans une polyphonie de langues, au confluent des mondes latin, slave et germanique, aux expériences plurielles, aux traditions composites, aux cultures enchevêtrées ? Dans ce Trieste qui contient dans son nom même et sa tri-plicité, et cet *est* sur lequel elle s'entrouvre, et cette *tristesse* qui saisit tous ceux qui ont vu le jour dans ce non-lieu de naissance où se meuvent les dernières vagues occidentales qui poussent leurs vedettes jusque sur la piazza



Dell' Unità-d'Italia, et d'où partent les immensités slaves qui vont de Trst, comme l'appellent les Slovènes, à Vladivostok.

Que c'est triste, Trieste ! Mais que sa tristesse est élégante quels que soient les modes sur lesquels elle conjugue ses déchirements, ses failles, ses doutes ! Ses névrosés de la première heure, c'est le docteur Weiss, élève de Freud, qui les psychanalyse. Ses fous, enfermés depuis des siècles dans la nuit asilaire, c'est Franco Basaglia qui les rend au soleil de Trieste en ouvrant en 1971 les portes de l'hôpital psychiatrique et en poussant le parlement italien à voter, en 1978, la loi 180 qui supprime les asiles sur toute la Péninsule. Ses schizophrènes écrivent pour la postérité. Les deux sommets de la littérature triestine, Italo Svevo et Umberto Saba, scindés jusque dans leurs tréfonds, révèlent sous des pseudos et dans le secret de leurs cabinets leurs doubles vies. Svevo s'appelle Schmitz, et il est industriel le jour. Saba, c'est Poli, et il a pignon sur rue comme libraire.

Quant à ses suicidaires irréductibles, qu'ils s'appellent Slapater, Stuparich ou Pulitzer, ils cultivent leur trépas comme l'un des beaux arts. Est-ce seulement dans la mort, scission ultime, que se retrouvent les Triestins ?

Même pas, à en croire le gardien du cimetière, qui a dû — dans cette ville aux identités fluctuantes, où, au gré des vents, les Ursini se

muent en Ursich et les Kovak en Covacci — modifier plusieurs fois les plaques sur les marbres funéraires.

Il est trois lieux, toutefois, où, toutes disparités confondues, les Triestins communient. L'architecture néoclassique, d'abord, sorte d'espéranto teinté d'ocre, où dans l'orthogonal et le solennel des immeubles quasi victoriens se rencontrent les grosses moustaches balkanes, les pantalons bouffants ottomans, les voilettes Ancien Régime, les tresses à nœuds tricolores et les jeans Est-Ouest.

Deuxième point de convergence, le dialecte. Phénomène unique en Italie, cet amalgame polyglotte à la musicalité italienne, où l'on retrouve jusqu'à des mots français hérités de l'aristocratie — Paris, Vienne, Saint-Petersbourg, Trieste, même combat —, se parle du dock à l'universitaire, du Teatro Verdi au Lloyd Triestino, de la mairie au restaurant, des premiers balbutiements jusqu'au dernier rôle, avec une brève interruption à l'adolescence, au moment des premières déclarations d'amour, qui, en italien, sonnent tout de même plus pathétique. Pas de honte à l'emploi généralisé de cette sous-langue. Svevo écrivait un italien traduit du dialecte, et Joyce construisit son « Ulysse » sur la syntaxe triestine. Giorgio Strehler, le plus parisien des Triestins, parle cinq langues : le français, l'allemand, l'anglais, l'italien avec un indéfinissable accent, et le triestin sans accent.

Mais pour mieux trouver Trieste, cherchez la femme, troisième lieu de passage obligé du Triestin. En fait, c'est elle qui passe, superbe, arrogante, autonome, forte, organisée, féministe de mère en fille bien avant les premières suffragettes, devant les hommes ébahis, pour se rendre seule, depuis cent ans, à l'opéra, au stade et au café taper le carton avec les copines. Les Italiens qui font leur service militaire chez les bersaglieri n'en reviennent toujours pas de la beauté titienne des *babe* et des *mule*, mêlée à une liberté qui les fascine et les effraye. Ils ont répandu dans toute l'Italie le fantasme de la *Triestina*. Cette mythique étrangère en territoire latin, qui, à Trieste, aurait porté le taux d'homosexualité au niveau le plus bas de la Péninsule et celui des suicides au plus haut... « *Des femmes avec des couilles* », philosophe ceux qui, pour leur bonheur ou leur malheur, les ont pratiquées.

À en croire les statistiques, la félicité l'emporte. Trieste apparaît, dans un récent recensement, comme la ville la plus heureuse d'Italie. Les paramètres de ce bonheur en chiffres débordent ceux qui s'attachent aux personnes du sexe. Niveau de vie élevé, emploi garanti, sécurité assurée, organisation impeccable, ville providence, infrastructures sociales et culturelles à revendre. On vit bien à Trieste. Trop bien. On naît riche et on naît peu. Ville de célibataires et de familles avec au mieux un seul enfant. Il meurt 4 500 personnes de plus qu'il n'en naît, et le vieux syndrome de l'embarquement continue de frapper les jeunes générations qui prennent la fuite. Au fil des ans, Trieste se dépeuple, et si ça continue, cette agglomération de 250 000 âmes, dans cinquante ans, aura disparu.

Qu'importe. Les Triestins assistent indifférents au déclin industriel et commercial de ce qui fut le poumon de l'Empire. L'empereur est mort, les frontières du hinterland sont en fer et l'Adriatique est déserte. Celui qui demeure le seul port franc de la Méditerranée voit les marchandises transiter, sans plus pouvoir ou vouloir les transformer. Premier port européen du café et, sans doute, de la drogue. L'argent dort dans les banques prêt à s'expatrier, au cas où...

Mais voilà qu'elle s'invente un avenir en se greffant des centres de recherche de pointe, en physique, génétique, informatique. Dimension internationale et vocation tiers-mondiste. Prix Nobel en pagaille, Abdus Salam en tête. Les scientifiques courent les rues de Trieste. Dans une rue du quartier où siège le Centre international de Physique théorique, proche de l'ancien hôpital psychiatrique, un enfant aborde un passant : « *Pardon, vous êtes physicien ou fou ?* » Le plus drôle, c'est qu'elles risquent de prendre, ces implantations ex nihilo, sur ce terrain mouvant où tout est possible et rien n'est jamais joué.

L'exposition « *Trouver Trieste* », qui de Paris ira à New York, l'aidera peut-être à se retrouver. Mais déjà, les observateurs attentifs voient dans cette ville étrange un laboratoire où se profilent les nouveaux traits urbains du Vieux Continent. Un modèle pour les grands centres de l'an 2000. « *L'Europe est faite à Trieste* », disent-ils.

**MARIELLA RIGHINI ●**



***Ici on naît riche et on naît peu. Trieste se dépeuple. Dans 50 ans, elle aura disparu...***

Le quai Carciotti au début du siècle  
En haut : le Grand Canal avec,  
au fond, l'église  
San Antonio et, à droite,  
l'église grecque San Nicolò